

à son menu un plat de renfort sur lequel je tomberais à belles dents.

Le soir même il revint accompagné d'un camarade du ministère.

Madame fut presque gracieuse pour ce convive qui lui arrivait sans avoir crié gare. Elle mit en réserve toute sa mauvaiso humeur pour Pillois qu'elle finit par traquer dans un coin en lui soufflant d'une voix rageuse :

—Vous avez bien besoin de m'amener quelqu'un quand nous n'avons que la soupe, le bouf et une salade !

—Bast ! fit courageusement le mari, envoyez vite chercher un supplément dans le voisinage.

—Pensez-vous donc que j'aie attendu votre conseil pour commander un vol-au-vent ? gringa l'aigre épouse, furieuse de voir sa victime oser avancer quelque chose qui ressemblât à un conseil.

Il est inutile de vous dire la furibonde scène qui foudit sur sa tête après le départ de l'invité maudit. Que lui importait l'orage ? N'avait-il pas trouvé le moyen de se soustraire au pot-au-feu.

Cinq ou six mercredis de suite il revint de son bureau avec un nouveau camarade.

Mais la révolte ne pouvait toujours durer. En femme adroite, Mme Pillois comprit qu'elle aurait bon marché de son mari dès qu'elle serait parvenue à détacher de lui tous ces alliés qui faisaient sa force. Elle s'attaqua donc aux innocents invités. Pour eux elle se montra si complètement grinchue ; elle répéta si souvent que sa maison n'était pas l'auberge des meurt-de-faim ; elle compta devant eux ses couverts d'argent avec tant d'affection méfiante ; bref, elle fut si extraordinairement désagréable que l'infortuné mari ne trouva bientôt plus, parmi ses collègues, un être assez courageux pour accepter son invitation. Il lui fallut, le mercredi suivant, se retrouver seul devant le pot-au-feu que n'accompagnait plus le vol-au-vent, ou le jambonneau, ou l'omelette au lard, ni aucun de ces plats improvisés dont on avait fortifié les derniers menus.

Mme Pillois eut le triomphe assez modeste, sauf pourtant une phrase :

—Enfin ! nous allons pouvoir nous reposer de ces orgies de Balthazard, dit-elle en servant une tranche de bouilli au vaincu.

Mais la semaine suivante, Pillois prit une éolante revanche. Il avait fini par mettre la main sur un invité qui l'avait naïvement suivi dans le traquenard.

C'était un tout jeune homme de dix sept à dix-huit ans, fils d'un ami de province, dont Pillois avait été le correspondant au collège. Sorti de classe depuis deux mois à peine, ce garçon était entré chez un commissionnaire en marchandises pour y étudier le commerce.

Pillois présenta donc le nouveau convive à sa femme qui croyait s'être à jamais débarrassée de l'impôt du vol-au-vent.

—Ma chère amie, je vous amène M. Thomas Caduchet, ce jeune homme dont je vous ai dit avoir été le correspondant au collège.

Thomas Caduchet, aujourd'hui ridicule à quarante ans passés, était, quand il n'en avait que dix-huit, un grassouillet imberbe, frais comme une rose, aux bonnes joues rougeaudes, appétissant à l'œil par son bel air de santé vigoureuse. Avec un gamin de cet âge, Mme Pillois n'avait pas à se gêner. Elle s'empressa de répondre à la présentation par cette phrase :

—Mon mari, monsieur, a bien mal choisi son jour en vous invitant aujourd'hui que nous n'avons que le pot-au-feu.

—Je l'adore ! madame, je l'adore ! balbutia le timide Thomas.

—Toi ! je ne te ramènerai plus ici ! pensa Pillois, fort penaud d'être ainsi pincé dans son propre piège.

Chaque femme est belle pour un tout jeune homme. Malgré sa timidité, Caduchet admira la chevelure noire de Mme Pillois, et, l'illusion aidant, il trouva de la beauté sur le long visage et de la distinction dans la taille roide de la mégère. Pour lui, qui ne connaissait encore de la vie que les banes du collège et le bureau de son patron, le commissionnaire, son arrivée chez Mme Pillois était un début dans la société. Faute de comparaison, elle lui apparaissait donc première comme dame du monde... et femme mariée... ces deux titres qui parent la future idole que, dans ses espérances d'amour, convoite tout adolescent qui a lu Faublas.

Pendant le dîner, auquel on n'ajouta pas même un radis, Caduchet fut si franc dans son admiration, il se montra si ingénument naïf, il découvrit une si candide ignorance que la sévère Madame Pillois se sentit involontairement entraînée vers ce jeune homme. Qui peut nier que dans la vie de la femme la plus honnête, il est une heure pendant laquelle le diable la tient au moins par un cheveu ? Cette heure sonna sans doute par Mme Pillois à la vue de ce fleuri jouvenceau, et son cœur caressa le doux désir de guider un début.

Trois jours après ce dîner, Pillois tamba de son haut en entendant sa femme lui dire :

—A propos... et ce jeune homme... ce M. Caduchet ?... Est-ce que vous croyez que vos devoirs de correspondant sont terminés envers lui ? Il est bien jeune pour être ainsi laissé libre, il peut se perdre.

—Bast ! fit insoucieusement Pillois, plein de mépris pour l'être qui aimait le pot-au-feu.

—Vous devriez lui ouvrir votre maison... cela lui éviterait peut-être ces mauvaises fréquentations qui corrompent un enfant abandonné à lui-même.

Puis elle ajouta en souriant :

—Il est vrai que, la fois qu'il est venu, notre dîner n'avait rien de bien séduisant. Invitez le donc pour le samedi, jour de gigot.

Pillois prit la balle au bond et secoua négativement la tête en s'écriant :

—Impossible !

—Pourquoi ?

—Son commissionnaire ne le laisse jamais sortir que le mercredi.

—Alors invitez-le pour mercredi prochain.

—Mais vous venez d'avouer tout à l'heure que, mercredi dernier, notre dîner n'avait rien de bien séduisant.

—Une fois ne sera pas coutume, dit Mme Pillois avec un sourire dans lequel son époux entrevit le mets de supplément réservé au futur convive.

Au jour dit, Caduchet vint et le dîner fut corsé de deux plats sur lesquels le mari fit rage.

—Monsieur Thomas, votre couvert sera mis le lundi et le mercredi, déclara gracieusement la dame au jeune homme quand il prit congé d'elle.

Quinze jours après, Pillois, tout sérieux, vint dire à sa femme :